

## ENSEIGNANTS, CHERCHEURS, UTILISATEURS

“Informer”, “Communiquer”, “Dialoguer”, tels sont quelques-uns des thèmes qui reviennent avec le plus de constance dans les éditoriaux des responsables de publications, et cela quels qu’en soient le sujet et le “public-cible”. Pourtant on ne peut nier que notre société connaisse une véritable inflation éditoriale : une simple visite dans un kiosque à journaux témoigne de l’augmentation du nombre de titres en vente. Et encore ! Cela ne donne qu’une faible idée de ce qui paraît, l’immense majorité des revues professionnelles et autres bulletins d’associations ont des tirages modestes et n’ont, comme ‘*L’Ouvert*’, accès qu’à la VPC (vente par correspondance). De quoi se plaint-on, alors ? Cette inflation éditoriale que l’on observe ne témoigne-t-elle pas d’un accroissement de la communication ?

Mais est-ce que ce ne sont pas toujours un peu les mêmes qui écrivent ? Où en sont les “prises de paroles” de la base, tant souhaitées au nom de la démocratie dite “participative” ? On a un peu l’impression d’avoir affaire d’un côté à de grands medias qui crétinisent, endorment ou manipulent l’opinion publique, et de l’autre à de courageux petits comités de rédaction qui, tout en se faisant plaisir à eux-mêmes, ont bien du mal à réveiller leurs rares lecteurs, à obtenir d’eux une réaction, voire une contribution, à faire surgir d’authentiques dialogues entre les uns et les autres.

Quel rapport, se demandera-t-on, entre ce discours très général et les Mathématiques et avec ‘*L’Ouvert*’ ? En fait il me semble que ‘*L’Ouvert*’ aussi, comme d’autres de ces petites revues, est menacé par un certain désintérêt ou une certaine passivité de son lectorat. Les responsables en sont d’ailleurs conscients et tentent de réagir, par exemple en demandant aux uns et aux autres de rédiger l’éditorial. C’est mon tour aujourd’hui... Je dis “aux uns et aux autres”, car si tous les lecteurs et lectrices de ‘*L’Ouvert*’ sont des mathématicien(ne)s, nous venons d’horizons divers et n’avons pas tous forcément les mêmes centres d’intérêt. Mais c’est la grande chance d’un bulletin comme ‘*L’Ouvert*’ et d’un organisme comme l’IREM, d’avoir l’ambition de réunir des enseignants du secondaire, des universitaires, des chercheurs et, peut-être aussi, des utilisateurs, autant de gens qui, chacun à leur manière, “font” des Mathématiques.

En fait, cela ne va pas de soi de prétendre réunir les gens dans un milieu social aussi cloisonné que celui des mathématiciens, où l’on peut détacher trois grands groupes :

- **les enseignants**, de loin les plus nombreux ; le souci principal de l’enseignant, me semble-t-il, et cela quel que soit le “niveau” auquel il enseigne, c’est de comprendre les règles du jeu, c’est-à-dire non seulement la lettre des programmes, mais aussi l’esprit de ces programmes, ce qui est sans doute plus difficile à cerner ; l’enseignant soucieux d’efficacité s’intéresse aussi à tout ce qui relève de la pédagogie, de la

didactique, à tout ce qui de près ou de loin relève de la communication.

- **les chercheurs** au contraire, souvent passionnés, très impliqués dans ce qu'ils font, travaillent individuellement ou par petits groupes sur des sujets savants, très "pointus", compris et appréciés des seuls spécialistes. Seule une minorité de chercheurs se préoccupe d'intéresser le reste du monde à ce qu'elle fait. Mais cette médiatisation n'est pas toujours possible (la plupart des résultats sont "incommunicables" au grand public), et reste de toute manière sans effet retour sur l'orientation des recherches elles-mêmes. D'où l'impression qu'existe une sorte de "ghetto" des mathématiciens-chercheurs. Il faut aussi déplorer l'extrême spécialisation et les difficultés de communication entre les diverses équipes de recherche.

- **les utilisateurs.** On peut considérer comme utilisateurs de Mathématiques beaucoup de gens appartenant à des professions diverses : physiciens, ingénieurs, économistes, statisticiens etc. Une certaine tradition veut qu'on ne les classe pas parmi les mathématiciens. Certes ce sont des praticiens des Mathématiques plutôt que des théoriciens (sauf dans le cas de la Physique Théorique), mais cela ne change rien au fait qu'ils "font" des Mathématiques et que beaucoup sont, dans leurs pratiques, y compris dans les "recettes" qu'ils appliquent, aussi proches des enseignants du secondaire que le sont les universitaires mathématiciens, voire davantage. Aussi doit-on se demander pourquoi ils entretiennent si peu de contacts avec les "professionnels" des Mathématiques.

Car ces différents groupes se fréquentent peu, le cloisonnement est réel. L'universitaire appartient en théorie aux deux premiers groupes puisqu'il porte le titre "d'enseignant-chercheur". Mais n'est-il pas un peu schizophrène, dans la mesure où ces deux activités d'enseignement et de recherche sont souvent, chez un même individu, sans aucune connexion ni interférence l'une sur l'autre!

D'autre part si les mathématiciens forment une grande famille, les utilisateurs, comme je l'expliquais plus haut, ne sont pas considérés comme faisant partie de la famille. Aussi oublie-t-on de leur demander leur avis lorsqu'on envisage une modification des programmes ou des méthodes d'enseignement, comme si les Mathématiques étaient la propriété des seuls mathématiciens, leur chasse gardée, comme si l'enseignement des Mathématiques n'avait pour finalité que de former de nouveaux mathématiciens "en titre". Ou alors peut-être, considère-t-on ces utilisateurs comme capables uniquement d'appliquer des recettes toutes faites, inaptes au raisonnement mathématique en tant que tel et à la conception de nouveaux modèles.

Je ne suis certainement pas le premier à soulever ces questions, et l'existence des groupes IREM témoigne du fait qu'une réflexion est en cours (je pense par exemple à l'existence d'un groupe Maths-Eco). Je proposerais pour ma part que la réflexion s'élargisse, il me semble que l'une des clefs du succès serait le décroisonnement entre tous les groupes sociaux concernés par les Mathématiques. Il faudrait au minimum que les gens se connaissent, que les uns s'informent sur ce que font les autres, que l'on dépasse les questions strictement professionnelles, que l'on aborde aussi des

thèmes susceptibles d'intéresser un large public, comme par exemple les diverses manières de faire des Mathématiques, leurs finalités, leur insertion dans la société. Il conviendrait que cette réflexion s'ouvre le plus largement possible, y compris aux étudiants en Mathématiques, cela va sans dire.

Dominique DUMONT.